

LES PLUS GRANDS... JUNIUS HART... Canal.

Hôtel de Ville... Comités.

Les différents comités du Conseil municipal étaient hier en grand travail... le comité des améliorations publiques, le comité de police et des finances publiques, le comité d'ordre public, le comité de finances et le comité conjoint.

Le comité de finances s'est réuni hier soir, sous la présidence de M. Britton et a discuté l'affaire de la compagnie qui, après avoir fait une soumission pour la construction d'une géolie de police dans le 4me district, soumission qui avait été acceptée, a refusé ensuite de signer le contrat.

L'affaire a été référée à un comité de conférence composé du maire, de l'ingénieur de ville et des représentants de la Compagnie. On pense arriver bientôt à une réconciliation, à un accord entre l'ingénieur de ville et la Compagnie.

M. Pedersen avait présenté une ordonnance pour le pavage en asphalte du chemin de la Métairie, entre Canal et Esplanade; il l'a retiré provisoirement, afin de pouvoir entendre, à ce sujet, l'avis des propriétaires.

Les "Cruso Rough Riders" se sont organisés, hier soir, dans le 4e precinct du 5e ward, No 921, Toulouse.

Soixante-quinze votants bons éde ont signé le rôle. Ils s'engagent à soutenir la faction Ranocé et Cruso.

Il a été voté des résolutions contre les trusts, contre les monopoles, contre le service civil. Plusieurs discours ont été prononcés.

Voici la composition du Bureau: Président, Jos Tucker; vice-président, Jos Caduff; secrétaire, Alf. Heckman; trésorier, L. Altano; grand marshal, James Burton; sergent d'armes, Chas Edwards.

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES. Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

MARIAGES - Joseph Johnson, à Eveline Rogers; Ferdinand Douhaque, à Armantine Ouellet; Piron, à Alexandre M. Fisher à Alice A. Armand; Charles Peterson à Alice Smith; Richard Key à Frankie Mendelson; Oscar Poebé à Hermance Trent.

NAISSANCES - Mmes C. F. Camp, une fille; J. Burger, un garçon; A. F. Prate, une fille; H. L. Néard, un garçon.

DECES - W. Cook, 34 ans, Hôpital de Charité; A. Schmidt, 69 ans, Manresa, près de Covington; Lee; E. L. Bonnevard, 19 ans, 3206, Carondelet; P. Greenstein, 68 ans, Infirmerie Touss; Rose M. Chais, 1 mois, 129, Marais; Louis Lanari, 13 ans, 917, Charité; W. A. Bland, 45 ans, Jackson; Lee; L. Levi, 28 ans, Jackson; Lee; S. Chas, Jr., 18 ans, East End, Paroisse Jefferson; Peter J. Silbernegel, 10 mois, Clouet et Marais; J. P. Perez, 36 ans, 1505, Ursuline; V. Amélie Wood, 53 ans, 1107, Magazine; J. H. Westrich, 58 ans, Hôpital de Charité; Henriette A. Kuba, 15 ans, Ouzas Springs, Missis; Josephine S. Swadd, 11 ans, Julie et Remparts; J. Scadd, 68 ans, 533, S. Franklin; J. T. Wilgand, 11 ans, 1010, Harmony; P. Pi. liero, 10 mois, 1006, Annonciation; Mme Jennie Walker, 66 ans, 719, St. Mary; H. A. Bird, 60 ans, 688, Richard; F. Dupuy, 58 ans, 962, avenue Henry Clay; Christian Cassin, 18 ans, Prytanée et Polyman; Lizzie Mitchell, 7 mois, 5 ans, 2313 St-Pierre; H. Woodward, 46 ans, Hôpital de Marais des E.; J. D. Downer, 2 jours, 225 avenue St. Louis, Algé; V. J. Josephine Bizubut, 62 ans, Hôpital de Charité; V. Mary E. Leumann, 65 ans, 717 Josephine; V. Mary C. Crocos, 65 ans, No 1708, avenue Cleveland; Mme Agnes Eger, 45 ans, avenue West et Camp; P. J. Galina, 45 ans, 615 Argolis; F. B. Freedland, 30 ans, 1417 Babcock; Harry Dunsell, deux jours, 639 Manderville; Mme Alfred Oubach, 62 ans, St-James; L. O. Montagne, 63 ans, 1415 St. Philippe; T. H. Fay, Jr., 16 mois, Carrollton, La.

TRIBUNAUX. Deuxième Cour de Peines. Condamnation de De Armas. Arthur De Armas, qui avait été, la semaine passée, convaincu de violation de la loi sur les loteries, a été condamné hier, par le juge Moise à une amende de \$50 ou 60 jours de prison.

Rapport de M. Farrar. M. Farrar, président du comité exécutif des citoyens a présenté au maire Flower son rapport final sur le drainage et les égouts. Le rapporteur félicite la législature ainsi que la Nouvelle-Orléans d'avoir mené à bien cette belle entreprise. Il fait remarquer que la loi sur le vigneron, le 14 septembre, date mémorable dans notre histoire.

Au Club Athlétique de Saint Bernard.

Plus de mille curieux s'étaient rassemblés hier soir au Club Athlétique de Saint-Bernard pour assister à une lutte entre les pugilistes Everhardt, de la Nouvelle-Orléans, et Dunfee, de l'Est.

Après l'échange de quelques coups de poings, comme prélude, entre Matague et "Mexique Joe", les deux pugilistes s'annoncèrent mutuellement l'adieu.

Le combat a été des plus animés et a vivement intéressé les spectateurs. A la fin du vingtième "round" les seconds d'Everhardt ont refusé de continuer un coup déloyal porté par Dunfee, dans un corps-à-corps, et l'arbitre, R. E. Edwards, a déclaré vainqueur le pugiliste local.

Incendie. Hier soir, à dix heures et demie, une alarme à la boîte 157 a été donnée pour un feu causé par l'explosion d'une lampe dans une cuisine, rue du Canal, entre Alexandre et Marat, appartenant à John Lanier, et occupée par John Kosa. La maison a été endommagée pour \$200; les meubles ont été totalement détruits.

Collision. Une collision s'est produite, hier après-midi, vers six heures, à l'angle des rues Dumaine et Bourgogne, entre un car de la ligne Orléans, en charge de l'électricien L. H. Eyer, et une charrette conduite par Joe Muller. Les dommages sont insignifiants.

MENUS FAITS. Blessure - Richard Hamilton, un servier de couleur, demeuré rue Septième, entre Annonciation et Chipewa, en travaillant hier après-midi, à bord de steamship "Montenero", près de Chalmette, est fracturé la jambe droite. Il est arrivé à la Nouvelle-Orléans et a été envoyé à l'hôpital.

Fracture - Pauline Eastwood, une fillette de 5 ans, est accidentellement tombée d'une hauteur de 10 pieds, hier après-midi, en la demeure de ses parents, rue Sud Robtson, 1023, et s'est fracturée la clavicule. Elle a été transportée à l'hôpital.

Chute - Une avenue du nom de Barry Jenkins est tombé du troisième étage, hier soir, à l'Hôpital de Charité. Il est blessé aux corps et aux jambes.

PRENEZ UN TELEPHONE A L'ESSAI. Il est tout extraordinairement bon marché. Nous avons des tarifs aussi bas que: \$1.00 par mois pour les résidences, \$2.00 par mois pour les affaires. Plus de longue conversation sans surcharge de la durée quand il vous faut.

THE BUREAU TELEPHONE AND TELEGRAPH COMPANY. 215 Poydras et Canal.

Les Premiers Jours - DE LA - GUERRE.

"Vous savez que la guerre est déclarée?" J'entends encore une de nos voisines crier de loin cette nouvelle à ma mère, par un beau matin de juillet 1870.

A cette époque, je n'étais qu'un bambin incapable de saisir le sens profond des mots: "La guerre! Je pensais, je me disais, que c'était très amusant." Et j'étais content en voyant en cela l'exemple de tous ceux qui m'entouraient. Mon père fredonnait une marche militaire, en se promenant de long en large. On faisait cercle autour de quelques vieux soldats du premier empire, qui racontaient pour la millième fois leurs campagnes et ajoutaient: "Les Prussiens! on n'en fera qu'une bouchée!" Personne n'en doutait, d'autant plus qu'un premier signal, les Allemands du Sud devaient se tourner contre leurs alliés du moment.

Nous habitons alors un petit village, tout proche de la frontière, à quelques kilomètres seulement du Rhin. Aussi ne tardâmes-nous pas à voir arriver l'avant-garde française. Ah! les beaux lanciers! les gentils pionniers! Quel accueil enthousiaste de la part de la population! Impossible de loger tout ce monde dans les maisons trop peu nombreuses. Nos soldats campèrent donc en dehors du village. C'était à qui irait voir leurs tentes proprettes et bien alignées. On leur apportait des provisions de tous genres, surtout du kirsch et du quetsch (eau-de-vie alsacienne) qu'ils semblaient préférer de beaucoup au taïfa de la cantinière.

Hélas! ces jours de bombance ne devaient guère durer pour nos troupiers. Ils n'attendaient qu'un ordre, disaient-ils, pour pénétrer dans le duché de Bade. Aussi la consternation fut-elle générale quand on les vit se replier du côté des Vosges. Allait-on nous abandonner? Personne ne pouvait se faire à cette idée. Beaucoup d'habitants accompagnaient jusqu'à la première étape la colonne en marche, et ne s'en séparèrent que sur ces mots pleins d'espoir: "A bientôt!" A bientôt!

Peu de temps après, le bruit se mit à circuler que les Allemands avaient passé la frontière. Des douaniers en tournée les

avaient vus sortir un à un, à pas comptés, de la forêt qui s'étend au sud de Wissembourg. Ils n'avaient guère que la plus extrême prudence, comme s'ils eussent craint de se trouver d'un ennemi supérieur en nombre. On plaisantait cette prudence qu'on taxait de poltronnerie. Le canon de Wissembourg mit fin aux railleries. D'ailleurs on se consacra vite de cette première défaite: "Ce n'a été qu'une escarmouche! Viendra la véritable bataille et vous verrez avec quelle précipitation les Allemands repasseront la Lanther!"

On en était là, quand on vit accourir, effarés, les habitants des localités voisines, criant: "Les Prussiens! les Prussiens!" Ce fut une véritable panique. Un grand nombre de villageois, en passant précipitamment ce qu'ils avaient de plus précieux sur leurs chariots, s'enfuirent en poussant devant eux leur bétail. Ceux qui restèrent ne tardèrent pas à voir déboucher les premiers détachements allemands. J'étais dans la rue, avec quelques-uns de mes petits camarades, à ce moment. Toute ma vie, je me souviendrai de l'impression de terreur qui s'empara de nous. A maintes reprises, ma grand-mère nous avait raconté les horreurs de la première invasion. Nul doute: on allait assister aux mêmes scènes de meurtre et de pillage qu'en 1814. A la vérité, les premiers actes de l'envahisseur ne contribuèrent guère à nous faire changer d'opinion.

Nos futurs vainqueurs ne semblaient pas très rassurés. Ils tremblaient que des troupes françaises ne fussent cachées dans la forêt de Haguenau, dont on voyait la lisière dans le lointain. "Les Français, où sont les Français?" tels furent leurs premiers mots. Immédiatement, ils se saisirent du maire et des notables de l'endroit. Traînés devant le commandant prussien, menacés d'une exécution sommaire, ces malheureux ne furent relâchés qu'après avoir affirmé sur leur vie que nos régiments avaient totalement évacué les environs.

Maintenant, les Allemands s'installaient dans les maisons, dont ils reléguèrent les habitants au grenier ou dans les granges. Ils s'emparaient de tout ce qui leur tombait sous la main. Un ordre fut tambouriné d'après lequel chaque homme devait recueillir tant de viande, tant de pain, tant de vin, et chose extraordinaire, cinq cigares par jour. Défense, sous peine de mort, de conserver chez soi des armes à feu. Tous les vieux mousquets, les fusils de chasse, les pistolets hors d'usage furent apportés dans la cour de la mairie, et de là transportés dans des fourgons. A mon grand regret, je dus me séparer d'un antique pistolet d'arçon, tout rouillé, capable tout au plus d'éclater entre les mains de l'imprudent qui eût essayé de s'en servir. En même temps, par prudence, les Allemands se mettaient à fortifier le village. De tous côtés, on s'installait pile-mêle des voitures, des charnues; des portes de granges, des arbres coupés en toute hâte. Les maisons elles-mêmes étaient mises en état de défense. Aujourd'hui encore, on peut voir des volets dans lesquels on avait pratiqué des ouvertures pour servir de meurtrières en cas d'attaque.

On conçoit facilement l'effroi de la population, si pleine de confiance quelques jours auparavant. On endurait sans mot dire les brutalités de l'ennemi avec lequel on n'avait que les rapports indispensables. Plus d'enfants dans les rues, plus de jeux, plus de joyeux états. Nous nous tenions prudemment renfermés, en proie à une anxiété sans borne.

Ce fut bien autre chose quand, le lendemain, nous entendîmes tonner le canon. C'était la bataille de Freshwiller qui commençait. Ah! les ardentes prières que nous fîmes pour le succès de l'armée française! On se parlait à basse voix de peur d'être entendu des Allemands qui, eux aussi, se mettaient très inquiets. Je vois encore un officier qui, l'oreille collée contre la terre, écoutait, disait-on, de cette façon la marche du combat. Longtemps, il resta immobile, son visage trahissant des impressions diverses. A la fin, il se leva en poussant un grand cri de triomphe: "Il me semble que les Français reculent, ils doivent être vaincus", hurla-t-il de façon à être entendu de tout le monde. Quelques instants après une estafette venait annoncer la victoire définitive des Allemands.

Ce furent des heures frénétiques d'un côté, la tristesse et l'abattement de l'autre. Ma mère pleurait et je m'associais à ses larmes, comprenant dans mon âme enfantine qu'une grande chose, une chose irréparable venait de se passer. Il me semblait que tout était fini, que le monde n'avait plus raison d'être. Dans mon imagination, je revoyais nos soldats si gais, si pleins d'entrain, et je ne pouvais croire qu'ils eussent été vaincus par ces Allemands à l'aspect ter-

rouche dont les cris barbares s'épouvaient.

Toute la nuit, on les entendit manifester leur joie bruyante. Beaucoup d'entre eux, enfants de l'Allemagne du Nord, n'avaient jamais bu de vin. Les copieuses libations auxquelles ils se livraient, au milieu des tonneaux défoncés, ne tardèrent pas à les surexciter au dernier degré.

S'ils allaient nous tuer! songeai-je, et je me serrai encore plus fort contre ma mère, qui elle non plus, ne dormait pas.

Les Allemands, cependant, avaient démolé les barricades élevées la veille. On pouvait sortir du village, et de tous côtés, on se dirigeait vers le champ de bataille, théâtre de notre défaite. Un de mes oncles, après avoir entassé sur sa voiture de la paille et des couvertures, s'appretait à partir pour Freshwiller.

— Emmène-moi, lui dis-je d'un ton suppliant. Le brave homme y consentit. Nous n'échangâmes pas une parole pendant toute la durée du voyage. Comme nous approchions du champ de bataille, nous croisâmes un officier allemand.

— Où allez-vous? demanda-t-il à mon oncle. — Chercher des blessés. — Rien ne presse, je vous ordonne de vous rendre à tel et tel endroit, où vous prendrez un chargement de fusils! Mon oncle feignit de se rendre à cette injonction, mais n'en persista pas moins dans son premier projet.

— Regardez, me dit-il tout à coup, la voie étranglée par l'émission. Je regardai, et je vis le plus horrible spectacle qu'il m'ait été donné de contempler. A perte de vue, le paysage naguère si riant ne présentait plus qu'un aspect lugubre et désolé. Les champs dévastés, les moissons détruites, les arbres hachés et déracinés, tout attestait le passage d'un souffle de mort. Partout, ce n'était que cadavres d'hommes et de chevaux, mares de sang, uniformes entremêlés, armes brisées et tordeues, fourgons abandonnés. D'un grand moulin qui s'élevait au bord d'une petite rivière, ligne de démarcation entre les deux armées, il ne subsistait plus que quelques pierres calcinées. Le petit village d'Elsasshausen tout entier avait été la proie des flammes. Des monceaux de cadavres marquaient chaque pas en avant fait par l'armée allemande. On se montrait un sergent français, obscur héros, qui, entouré d'ennemis, en avait tué dix huit avant de succomber. Les Turcos surtout s'étaient distingués, refusant de battre en retraite et attendant de pied ferme l'adversaire. Il s'était produit d'épouvantables corps-à-corps, et l'on pouvait voir plus d'un de ces braves troupiers d'Afrique, gisant à terre, étroitement entrelacé avec un Allemand. L'un d'eux, lutant aussi avec un blond Germain, l'avait mordu et d'un coup de dent lui avait enlevé le nez. Les Allemands ne parlaient qu'avec terreur de nos bataillons africains. "Ce ne sont pas des hommes qu'on nous a opposés, disaient-ils, ce sont des bêtes féroces."

Pour moi, j'étais comme abêti devant ce spectacle. Je regardais les paysans réquisitionnés à cet effet, creuser des fossés où ils enfouissaient hommes et chevaux. Des détachements allemands les surveillaient, l'arme au pied, ne leur permettant pas d'emporter le moindre souvenir. Séance tenante, on fusilla un pauvre diable qui s'était approprié le livret militaire d'un soldat français.

Dans des ambulances hâtivement installées, les chirurgiens allemands donnaient les premiers soins aux blessés. Ceux qui étaient transportables étaient chargés sur des voitures, et déjà mon oncle avait obtenu d'en emmener huit pour sa part. Conduisant les chevaux par la bride, il s'avancait lentement, afin d'éviter le moindre cahotement. A un moment donné, nous nous retrouvâmes en présence de l'officier qui nous avait ordonnés d'aller chercher des fusils. Heureusement, il ne nous reconnut pas, et nous en fîmes quittes pour la peur. Pris de pitié à la vue des blessés que nous avions été prendre, il s'approcha d'eux et leur tendit sa gourde pleine d'eau-de-vie. Sur notre passage, chacun s'écartait, s'inclinant silencieusement devant notre triste convoi. Au premier village que nous rencontrâmes, nous fîmes arrêtés par le maire et une foule de personnes: "Donnez-nous vos blessés, nous diront-ils, les larmes aux yeux, il y a encore de la place chez nous." Mon oncle dut se résigner à satisfaire à ce désir, et s'aida lui-même à descendre de la voiture ceux qu'il avait espéré soigner chez lui. "Retournez sur le champ de bataille," dit-il, et nous voilà repartis dans cette direction. Nous n'allâmes pas loin. Un énergique balte-là! d'une septième allemande, nous fit rebrousser chemin. Le maire nous mena à l'église, et l'on se mit à s'occuper de l'enterrement des blessés. Triste fut notre retour.

lage. D'autres, plus heureux que nous, avaient ramené des blessés auxquels les soins les plus empressés furent prodigués. La mairie, la maison d'école, l'église, beaucoup d'habitations privées avaient été transformées en hôpitaux. Nous allions souvent voir un jeune turco, un enfant presque, très grièvement blessé. Il ne savait que quelques mots de français. Quand il nous voyait venir, son visage s'illuminait d'un pâle sourire, et il nous pressait les mains sans dire autre chose que: "Merci, petits Français, merci!" Au bout de quelque temps, il mourut. Il repose à part, dans un coin du cimetière, seul fils de Mahomet enseveli dans ce champ de repos.

Depuis cette époque, notre village, qui était sur la route d'invasion, vit chaque jour passer de nouveaux régiments prussiens, bavarois, saxons, hanovriens, wurtembergeois, badois. Nous y étions presque accoutumés, et à notre frayeur première avait peu à peu fait place la curiosité. Quelques-uns de ces hommes, ceux surtout appartenant à la landwehr (armée territoriale), cherchaient à nous approvoiser. Nous leur rappellions leurs enfants, et notre vue leur faisait souvent pousser de profonds soupirs, incompréhensibles pour nous. D'ailleurs, les Allemands, en général, se montraient moins durs envers les habitants. "Vous serez bientôt Allemands comme nous, disaient-ils; nous voulons vous traiter en compatriotes." On protestait avec force. Chacun espérait un revirement de fortune en notre faveur, et les paysans se mettaient tout bas de faire une belle conduite à l'ennemi lorsque, chassé par nos armées, il serait obligé de repasser le Rhin.

Ce jour bienheureux n'a pas eu lieu pour l'Alsace. Pourtant, il est arrivé à des soldats français de traverser à nouveau ce pays, mais dans quelles tristes circonstances! C'était après la conclusion de la paix. On me mena à la station de chemin de fer la plus proche, et là, toute la journée, je pus voir défiler des trains bondés de prisonniers français revenant de captivité. Ah! les pauvres diables! Quelle mine défaite ils avaient! Parqués dans les wagons, ils n'osaient pas faire un mouvement sous l'œil des factionnaires prussiens qu'on avait placés au milieu d'eux. Mais, rien que d'apercevoir ces pantalons rouges, cela suffisait à rendre heureuse la foule accourue de tous côtés pour saluer au passage ces nobles vaincus. Un de mes parents m'avait pris sur ses épaules, pour me permettre de mieux voir. Avec quelle force il m'embrassait de notre poitrine à tons ce cri, depuis si sévèrement interdit il bas: "Vive la France!"

DECES. MONTAGNET - Décédé, lundi 28 août, à 3 heures A. M. âgé de 68 ans. OCTAVE MONTAGNET, natif de France et résident de la Nouvelle-Orléans depuis plus de 58 ans. Les amis et connaissances des familles Montagnet et Chaponell ont respectueusement invité à assister à ses funérailles qui auront lieu mardi 29 août, à 10 heures précises au cimetière. Le corps partira de sa dernière demeure No 1415 rue St Philippe, entre Marais et Villard.

CARLIER - Décédé vendredi, le 25 août, à 1 h 15 A. M. à Texarkana, Ark. M. VICTOR CARLIER, natif de la Nouvelle-Orléans et âgé de 64 ans, 4 mois et 11 jours. Pas de cartes.

JOHN BONNOT. Entrepreneur de pompes fur ébres. Rues Ste Anne et Ste Catherine. Téléphone No 1043.

F. Laudumiey & Co. Limited. 1128 Nord Remparts. Téléphone No 408.

AVIS AUX FRANÇAIS. Les citoyens français qui ont été enrôlés par erreur dans les troupes allemandes sont invités à se rendre à la mairie de leur commune pour faire connaître leur situation.

Accueil Charpentier Nord du Texas. Réception des passagers de la ligne Texas & Pacific.

PETITES ANNONCES.

LOUER Un "Shop" à louer... 25 ans de coin... 5000.

QUINCAILLERIE.

Table listing various hardware items and prices: A. B. O. steel pipes, 200; A. B. O. steel pipes, 300; A. B. O. steel pipes, 400; A. B. O. steel pipes, 500; A. B. O. steel pipes, 600; A. B. O. steel pipes, 700; A. B. O. steel pipes, 800; A. B. O. steel pipes, 900; A. B. O. steel pipes, 1000.

VINS ET LIQUEURS.

Table listing various wines and liquors: Cognac, 1.50; Cognac, 2.00; Cognac, 2.50; Cognac, 3.00; Cognac, 3.50; Cognac, 4.00; Cognac, 4.50; Cognac, 5.00; Cognac, 5.50; Cognac, 6.00.

DECES.

MONTAGNET - Décédé, lundi 28 août, à 3 heures A. M. âgé de 68 ans. OCTAVE MONTAGNET, natif de France et résident de la Nouvelle-Orléans depuis plus de 58 ans.

CARLIER - Décédé vendredi, le 25 août, à 1 h 15 A. M. à Texarkana, Ark. M. VICTOR CARLIER, natif de la Nouvelle-Orléans et âgé de 64 ans, 4 mois et 11 jours.

JOHN BONNOT. Entrepreneur de pompes fur ébres. Rues Ste Anne et Ste Catherine. Téléphone No 1043.

F. Laudumiey & Co. Limited. 1128 Nord Remparts. Téléphone No 408.

AVIS AUX FRANÇAIS. Les citoyens français qui ont été enrôlés par erreur dans les troupes allemandes sont invités à se rendre à la mairie de leur commune pour faire connaître leur situation.

Accueil Charpentier Nord du Texas. Réception des passagers de la ligne Texas & Pacific.

Accueil Charpentier Nord du Texas. Réception des passagers de la ligne Texas & Pacific.

Accueil Charpentier Nord du Texas. Réception des passagers de la ligne Texas & Pacific.

Accueil Charpentier Nord du Texas. Réception des passagers de la ligne Texas & Pacific.